

PRZEMYSŁAW SZCZUR

DU ROMAN EXOTIQUE
À L'INTERPRÉTATION (DÉS)EXOTISANTE :
LES ROMANS « JAPONAIS » D'AMÉLIE NOTHOMB
ET LEURS LECTURES

A b s t r a i t. Prenant le contre-pied de la thèse de la fin de l'exotisme dans la littérature contemporaine, l'auteur de l'article examine la permanence du discours exotique dans les romans « japonais » d'Amélie Nothomb : *Stupeur et tremblements*, *Métaphysique des tubes* et *Ni d'Ève ni d'Adam*. Chez la romancière belge, le recours à l'exotisme semble participer d'une dynamique identitaire qui lui permet de se distancier progressivement du pays idéalisé de son enfance auquel elle s'identifiait auparavant. L'exotisation du Japon effectuée par l'auteure trouve souvent un prolongement dans les lectures de ses romans. Ces derniers contiennent toutefois aussi un potentiel désexotisant, activé dans d'autres interprétations. Ainsi l'exotisation et la désexotisation du Japon semblent-elles dépendre autant de la romancière que de ses lecteurs et lectrices.

Mots-clés : Amélie Nothomb; Japon; exotisme.

Au début des années '70 du XX^e siècle, dans son livre *L'Exotisme : D'Homère à Le Clézio*, Roger Mathé prétendait :

Aujourd'hui, le sentiment exotique se meurt. Il est victime d'une civilisation envahissante qui fait disparaître les singularités locales [...], victime aussi des engins de locomotions ultra-rapides qui, raccourcissant les distances, privent les régions lointaines de leur mystère, du tourisme qui fait du pays exotique un banal lieu de vacances [...], victime enfin de l'ethnologie pour qui les peuples rebelles à nos modes d'existence et de pensée ne sont que sujets d'études¹.

Dr PRZEMYSŁAW SZCZUR — Chaire de Littératures Francophones, Université Pédagogique de Cracovie ; courriel : przemyslawszczur@wp.pl

¹ Roger Mathé, *L'Exotisme : D'Homère à Le Clézio* (Paris : Bordas, 1972), 207.

En effet, si on comparait la littérature du milieu du siècle passé avec celle du début, on pouvait avoir cette impression, non seulement pour les raisons invoquées par Mathé, mais aussi à cause des évolutions politiques : l'apogée de l'exotisme littéraire semble avoir coïncidé avec le développement des empires coloniaux ; or, la vague des indépendances des années 1960 donne un coup d'arrêt au colonialisme et ce passage à l'époque postcoloniale paraît alors sonner le glas de la littérature exotique. Par contre, il semble que la fin du XX^e et le début du XXI^e siècle, marqués notamment par « l'épanouissement postmoderne du goût pour l'autre et 'les cultures du monde'² », aient apporté une renaissance de l'exotisme littéraire, marquant la permanence d'une certaine forme de discours. Je vais prendre l'exemple de trois romans d'Amélie Nothomb dont l'action se passe au Japon : *Stupeur et tremblements* (1999), *Métaphysique des tubes* (2000) et *Ni d'Ève ni d'Adam* (2007), afin d'illustrer cette tendance « exotisante » d'une partie de la littérature contemporaine et ses mécanismes. Ensuite, je m'intéresserai à la question de savoir comment certaines interprétations de ces romans prolongent les mécanismes d'exotisation du Japon mis en œuvre par l'auteure ou, au contraire, tentent de les remettre en cause.

1. MÉCANISMES D'EXOTISATION

Selon les dictionnaires, est exotique ce qui est « lointain » et paraît « bizarre³ ». Jean-François Staszak définit l'exotisation comme un double processus de décontextualisation et de recontextualisation : on soustrait une chose à son contexte d'origine, dans lequel elle ne paraît pas étrange, et on la place dans un nouvel environnement qui la rend insolite⁴. Dans le cas de la littérature exotique, la décontextualisation a premièrement un aspect éditorial : on publie dans un contexte culturel un livre dont l'action se passe dans un autre environnement, écrit le plus souvent par un(e) auteur(e) appartenant à ce premier. Les romans « japonais » d'Amélie Nothomb effectuent bien ce processus dans la mesure où, tout en étant inspirés de ses séjours au pays du Soleil-Levant, ils paraissent en France, présentant les réalités japonaises à un public francophone. Les recontextualiser signifie les envisager du point de vue de ce dernier. La recontextualisation repose donc sur une

² Jean-François Staszak, « Qu'est-ce que l'exotisme ? », *Le Globe* 148 (2008) : 28.

³ *Ibid.*, 8.

⁴ *Ibid.*, 13.

distance entre l'univers narré et les narrataires, en accord avec l'étymologie du mot « exotisme » qui, comme le rappelle Anaïs Fléchet, « [...] vient du grec *exōticos*, signifiant ce qui est étranger ou extérieur au sujet⁵ ». La distanciation concerne non seulement les narrataires, mais aussi, d'une manière plus paradoxale, le narrateur qui, tout en adoptant la perspective caractéristique de la culture des destinataires, prétend disposer de connaissances suffisantes pour parler d'une réalité étrangère.

Pour qu'une narration qui prend pour objet un pays étranger soit fiable, la distanciation susmentionnée doit donc aller de pair avec l'inscription de l'instance narrative dans l'univers dont elle entend présenter les particularités. La narratrice des romans « japonais » d'Amélie Nothomb exhibe les sources de son savoir sur le Japon en parlant, dans *Stupeur et tremblements*, de son enfance passée dans la province du Kansai où « [...] bat le cœur du vieux Japon⁶ ». Elle déclare aussi avoir « [...] toujours éprouvé le désir de vivre dans ce pays auquel [elle] vouai[t] un culte depuis les premiers souvenirs idylliques [...] de [s]a petite enfance » (*ST*, 22). Dans *Métaphysique des tubes*, elle affirme notamment : « Je serais japonaise », « J'étais japonaise » et « C'est mon pays⁷ » ; dans *Ni d'Ève ni d'Adam*, elle mentionne aussi sa volonté de devenir Japonaise, notamment à l'occasion de la montée symbolique du mont Fuji qu'elle effectue. Elle met ainsi en valeur sa proximité biographique et émotionnelle avec le pays du Soleil-Levant et sa volonté d'identification avec ses habitants. Toutefois, tout l'enjeu de l'intrigue de *Stupeur et tremblements* semble consister pour la narratrice dans la prise de distance par rapport au pays de son enfance. Son travail dans la compagnie Yumimoto inaugure un processus de désidentification, couronné par son retour en Europe. Ce dernier signifie aussi, comme nous l'apprenons dans *Ni d'Ève ni d'Adam*, la fin de la relation avec son fiancé japonais, Rinri, qu'elle devait épouser. Il est également synonyme de l'écriture, notamment des livres sur le Japon susmentionnés. Nothomb commente elle-même le résultat de ce processus de désidentification en ces termes :

Je ne me présente plus comme Japonaise, parce que je pense que ce que j'ai vécu dans *Stupeur et tremblements* a prouvé que je ne l'étais pas. Donc, je

⁵ Anaïs Fléchet, « L'exotisme comme objet d'histoire », *Hypothèses* 11 (2008) : 18.

⁶ Amélie Nothomb, *Stupeur et tremblements* (Paris : Albin Michel, 1999), 25. La pagination des références suivantes à ce roman sera donnée entre parenthèses, dans le corps du texte, précédée de l'abréviation *ST*.

⁷ Amélie Nothomb, *Métaphysique des tubes* (Paris : LGF, 2002), 56–57 et 123.

dirais aujourd'hui que je suis une 'Japonaise ratée' [...] Je pense aujourd'hui que je suis Belge...⁸.

« Une Japonaise ratée » : voilà une expression qui rend bien le positionnement de l'auteure-narratrice-personnage des romans autofictionnels⁹ de Nothomb car elle met en valeur tout à la fois sa proximité avec le pays du Soleil-Levant et sa prise de distance finale dont résulte son identification avec la Belgique. Dans le cas de l'écrivaine belge, l'écriture exotique pourrait être l'un des moyens de rendre extérieur au sujet ce à quoi il s'identifiait précédemment. Au départ, le Japon apparaît à Amélie-san comme le pays de ses origines et de ses rêves, mais après qu'elle y retourne, le quitte à nouveau au terme de son contrat, et commence à en parler dans ses livres, il se transforme en contrée exotique. Le récit de son enfance idyllique au Japon, dans *Métaphysique des tubes*, correspond ainsi à une « identité mythologisée¹⁰ ». Il s'agit d'un mythe personnel fondé notamment sur l'affirmation selon laquelle la romancière serait née au Japon alors que des documents officiels le démentent¹¹. Par contre, son entrée dans la vie adulte est conditionnée par la « déjaponisation » de l'écrivaine. L'écriture d'autofictions relatives au Japon participe de ce processus de désidentification au niveau symbolique. À son terme, elle peut toujours déclarer : « [...] j'ai une dimension japonaise¹² », mais cette dernière n'est plus la seule constitutive de son identité.

Cette transformation identitaire est médiatisée au niveau textuel par le recours à ce que l'on pourrait nommer, à la suite de Bernard Mouralis, le « discours exotique » que le chercheur caractérise de la manière suivante :

⁸ Amélie Nothomb citée d'après Ferenc Tóth, « Le Japon et l'œuvre romanesque d'Amélie Nothomb » (mémoire de master 2, Université Paris-Est Créteil Val de Marne, Université Catholique Pázmány Péter, 2010), 64.

⁹ Même si l'identité nominale entre l'auteur, le narrateur et le personnage, considérée comme l'indice clé de l'autobiographie à la suite des travaux de Philippe Lejeune, n'apparaît pas explicitement dans tous les romans « japonais », l'intertextualité interne, dans le cadre de laquelle les différents livres se réfèrent les uns aux autres, fait qu'il est possible de conclure à cette identité. La présence du sous-titre « roman » dans les livres analysés fait toutefois de ces œuvres des autofictions qui mélangent des éléments des pactes de lecture autobiographique et romanesque.

¹⁰ Susan Bainbrigge, « Identité, altérité et intertextualité dans l'écriture de Neel Doff, Dominique Rolin, Jacqueline Harpman et Amélie Nothomb », *Nouvelles études francophones* 19 (2004) : 39.

¹¹ Karen Ferreira-Meyers, « Comparative analysis of autofictional features in the works of Amélie Nothomb, Calixthe Beyala and Nina Bouraoui » (thèse de doctorat, University of KwaZulu-Natal, 2011), 112.

¹² Tóth, « Le Japon », 64.

Le discours exotique s'ordonne [...] selon une rhétorique qui vise à l'expression et la caractérisation d'une réalité considérée comme fondamentalement différente [...] qu'il faut souvent expliquer ou 'traduire' au lecteur. D'où l'emploi fréquent de tout un appareil qui comprend : notes en marge du texte, glossaire, éclaircissements [...]. Rhétorique, également, dont le travail d'énonciation porte [...] moins sur des phrases que sur des noms : noms de personnages, de lieux, de végétaux, d'animaux, d'objets — en particulier vêtements, nourriture —, d'usages, d'institutions, de mythes, de dieux¹³...

Dans *Ni d'Ève ni d'Adam* qui poursuit le travail d'exotisation entamé dans *Stupeur et tremblements*, la majorité de ces éléments du discours exotique sont bien présents. Une partie d'entre eux a un caractère fortement stéréotypé ce qui est compréhensible dans la mesure où, d'une part, « Il est dans la nature de l'exotisme d'être stéréotypé...¹⁴ », et d'autre part, le japonisme a déjà derrière lui une assez longue histoire (environ un siècle et demi), y compris en Belgique¹⁵, un fonds d'emblèmes de ce pays s'est donc constitué dans l'imaginaire occidental. Font partie des lieux emblématiques que la narratrice réutilise : Tokyo, mégapole ultramoderne où se passe la majeure partie de l'action ou le mont Fuji, symbole du Japon traditionnel¹⁶, dont l'ascension par la narratrice est longuement détaillée ; des personnages : le samouraï¹⁷ ; ou encore des artistes : l'écrivain Yukio Mishima (*EA*, 53). Mais apparaissent aussi des réalités moins connues : géographiques — le port de Niigata (*EA*, 144), l'île de Sado (*EA*, 144), la montagne Kumotori Yama (*EA*, 127) ; légendaires — la sorcière Yamamba (*EA*, 128) ; artistiques — l'écrivain Kaiko Takeshi¹⁸ (*EA*, 30), les films *Tampopo* de Juzo Itami (*EA*, 123) ou *Tora tora tora* (*EA*, 124). Aussi bien les emblèmes traditionnels du Japon que les réalités moins connues ont leur raison d'être dans un texte exotique : les premiers opèrent une certaine familiarisation qui est

¹³ Bernard Mouralis, *Les contre-littératures* (Paris : Hermann, 2011), 89-90.

¹⁴ Staszak, « Qu'est-ce que », 18.

¹⁵ Voir Julie Bawin, « Quelques histoires du japonisme : À la fin du XIX^e siècle, et en Belgique en particulier », *La Lettre des Académies* 20 (2010), 8-9.

¹⁶ Ces deux lieux sont emblématiques des deux versions du japonisme — la moderne et la traditionnelle — dont parle Jean-Michel Lou dans son livre *Le Japon d'Amélie Nothomb* (Paris : L'Harmattan, 2011), 9.

¹⁷ Amélie Nothomb, *Ni d'Ève ni d'Adam* (Paris : LGF, 2009), 183. La pagination des références suivantes à ce roman sera donnée entre parenthèses, dans le corps du texte, précédée de l'abréviation *EA*.

¹⁸ Pour les noms de personnes, titres de films et autres réalités japonaises, je garde la version qui apparaît dans le texte de Nothomb bien que d'autres sources donnent parfois une graphie différente.

nécessaire car « La conformité du lieu ou de l'être lointain à l'idée qu'on s'en fait (c'est-à-dire à l'image dont on en dispose) [est] essentielle au plaisir exotique...¹⁹ »; des secondes découle une défamiliarisation, tout aussi importante dans la mesure où elle est constitutive du dépaysement que l'on recherche aussi dans l'exotisme.

La narration du roman est parsemée de transcriptions de mots japonais, p.ex. relatifs à la culture culinaire : *okonomiyaki* (« crêpe farcie » ; EA, 21), *kori* (« glaces pilées arrosées d'un sirop au thé » ; EA, 38), *chawan mushi* (« flan de fruits de mer et de champignons noirs au fumet de poisson » ; EA, 111) ; liés au folklore : *onibaba* (sorcière ; EA, 128) ; désignant des vêtements : *yukata* (kimono ; EA, 146), *furoshiki* (foulard ; EA, 154) ; difficilement traduisibles : *asobu* (EA, 20), *koi* (EA, 55) ; formules de politesse : *Danasama* (« Excellence, mon maître » ; EA, 103) ; ou même de phrases entières, comme celles-ci : *Nani ô shaimasu ka ?* (« Qu'osez-vous préférer si honorablement ? » ; EA, 73), *Shiroyi ashi !* (« jambes blanches » ; EA, 115). Ces mots ou phrases sont habituellement soulignés typographiquement (par des italiques) ce qui les détache du reste de la narration. Ils sont accompagnés d'explications — que j'ai citées ou résumées — et parfois même de longs commentaires métalinguistiques, comme ceux sur la signification et les usages de *koi* et *koibito* (EA, 55-58) ; leur sens peut aussi parfois se déduire du contexte. Dans une narration menée en français, ils créent une sorte d'aura linguistique exotique. Ils soulignent la distance entre l'univers représenté et celui des destinataires premiers du roman qui, vu la langue de la narration et le lieu de publication du livre, étaient francophones ; ils permettent aussi à la narratrice d'afficher son expertise linguistique et culturelle : face à des narrataires mis en position d'élèves, elle est obligée de recourir à une « interlangue » (mot inventé justement dans un contexte pédagogique, comme le signale Dominique Combe²⁰) explicative d'une réalité autre. Lorsqu'elle insiste sur les difficultés de traduction de certains vocables, l'impression d'exotisme se trouve encore renforcée car aussi bien les systèmes linguistiques que les cultures auxquelles ils renvoient paraissent alors quasiment incommensurables.

Une autre caractéristique du discours exotique qui apparaît dans les romans de Nothomb est sa tendance à la généralisation ; selon Mouralis, il tend à « [...] travailler sur de grands ensembles » et « donner à [l'] altérité un

¹⁹ Staszak, « Qu'est-ce que », 21.

²⁰ Dominique Combe, *Les littératures francophones : Questions, débats, polémiques* (Paris : PUF, 2010), 136.

aspect [...] assez monolithique²¹ ». Même si, dans un roman, le discours explicatif prenant la forme d'un commentaire généralisant de l'action, habituellement énoncé au présent gnomique, peut simplement être rattaché à la motivation réaliste et à la fonction idéologique du narrateur²², lorsqu'il prend pour objet des réalités étrangères, il contribue à les exotiser. Il pose l'ailleurs comme un tout homogène, fondamentalement différent de l'ici. Cette propension à raisonner par grands ensembles monolithiques est visible par exemple dans les extraits suivants, tirés de *Stupeur et tremblements* et de *Ni d'Ève ni d'Adam* : « [...] au Japon, l'existence, c'est l'entreprise » (*ST*, 151), « Le Japon est le pays où le taux de suicide est le plus élevé, comme chacun sait » (*ST*, 152) », « Je devais peu à peu découvrir le culte que vouent les Japonais au matériel destiné à chaque action de la vie... » (*EA*, 41), « Les Japonais cuisinent léger » (*EA*, 59). Comme on le voit, une partie de ces notations reprennent des clichés sur le Japon et les Japonais, ce que souligne la formule « comme chacun sait » : le travail comme valeur suprême, un taux de suicides élevé, l'attachement aux gadgets, une cuisine légère, etc. Un certain nombre de vérités générales censées être typiques d'une réalité étrangère et servies aux lecteurs et lectrices par la narratrice sont donc déjà ancrées dans le discours que l'on tient sur le Japon en Occident. Comme la plupart des destinataires des romans de Nothomb n'ont qu'une connaissance indirecte du Japon, médiatisée par des sources livresques, artistiques, médiatiques ou scientifiques, une narratrice qui non seulement affiche sa connaissance de la langue japonaise, mais aussi formule des généralisations sur le Japon et les Japonais peut assez facilement devenir une figure du savoir et en vient à occuper une position proche de celle d'un expert en ethnologie ou en anthropologie. D'autant plus qu'« Avec la psychologie, l'anthropologie est la science sociale la plus encline à tenir des propos généraux et totalisants qui auraient valeur de lois, [...] à propos de larges ensembles (tel peuple, telle culture, etc.)²³ ... » Par le recours aux formules généralisantes, la narratrice nothombienne non seulement souscrit aux conventions du discours exotique, mais également acquiert une autorité comparable à celle d'un(e) japonisant(e), ce à quoi je reviendrai, en parlant de certaines lectures de ses romans.

²¹ Mouralis, *Les contre-littératures*, 106.

²² Voir Gérard Genette, *Figures III* (Paris : Seuil, 1972), 263.

²³ Alban Bensa, *La fin de l'exotisme : Essais d'anthropologie critique* (Toulouse : Anacharsis, 2006), 9.

Même si la tendance à des généralisations pseudo-scientifiques existe dans les œuvres d'Amélie Nothomb, celles-ci ne constituent bien sûr pas un exposé sec et pédant d'un savoir encyclopédique sur le Japon. L'un de leurs traits caractéristiques est l'humour. En cela aussi, elles participent de l'exotisme qui a toujours un « [...] caractère pittoresque et charmant²⁴ ». Par exemple, *Stupeur et tremblements* peut être lu comme une satire de l'entreprise japonaise²⁵. Ses règles de fonctionnement semblent reflétées dans un miroir grossissant qui les rend ridicules. Certes, la narratrice est une victime de ce système mais elle se distancie des humiliations subies grâce à l'ironie. Une scène de *Ni d'Ève ni d'Adam* peut également illustrer la façon dont elle construit l'image pittoresque d'un Japon exotique en recourant à l'humour : elle participe à un dîner auquel son fiancé invite des amis, il la laisse seule avec eux car il est occupé à la cuisine. Les invités se taisent, malgré les efforts désespérés d'Amélie pour entamer et soutenir la conversation, les langues ne se délient pas, alors, ne supportant plus le silence et encouragée par son « public », elle prononce une véritable conférence sur les bières belges, pour finalement réaliser que les autres invités l'ont prise pour une « conversationneuse » (*EA*, 109). Suit une explication sur le métier de conversationneur, consistant à amuser les invités lors des repas. Une spécificité japonaise donne ici lieu à toute une scène humoristique où l'humour vient moins de cet usage nippon lui-même que du style hyperbolique utilisé par la narratrice qui compare notamment ses efforts pour faire la conversation à la passion du Christ. L'exotisme procède de cette hyperbolisation des effets de la différence culturelle. Il acquiert ainsi un aspect ludique.

En tant que narratrice, l'auteure exotise le Japon à l'intention des narrateurs occidentaux, comme personnage, elle s'auto-exotise face à ses interlocuteurs japonais. Par exemple, dans *Ni d'Ève ni d'Adam*, après avoir englouti « en poussant des râles de volupté » une assiette d'*okonomiyaki*, le plat préféré de son enfance, elle dit aux convives gênés : « – À chaque pays ses manières de table [...] Vous venez de découvrir les belges (*EA*, 21). Lorsque Rinri lui prépare une fondue insipide, elle va chercher du tabasco, « alléguant qu'en Belgique on mangeait la fondue suisse avec du piment rouge » (*EA*, 43). Après une nuit passée ensemble, ne sachant comment se comporter, elle crée à nouveau de toutes pièces une prétendue tradition belge :

²⁴ Staszak, « Qu'est-ce que », 19.

²⁵ Voir Katelyn Sylvester, « L'ironie de l'impuissance dans *Stupeur et tremblements* : une satire de l'entreprise japonaise », consulté le 11 décembre 2016, artsites.uottawa.ca/luciejoubert/doc/Katelyn-Sylvester.pdf.

« Je [...] lui dis avec beaucoup de douceur que, dans mon pays, la tradition exigeait le départ de l'homme à l'aube » (*EA*, 46). Ainsi, à l'intérieur de la diégèse, chaque fois que cela l'arrange en lui permettant de sortir d'une situation embarrassante, l'héroïne recourt-elle à une spécificité belge inventée. Elle exotise la Belgique et ses habitants en profitant de la méconnaissance des réalités belges par les Japonais. Dans une certaine mesure, ce comportement d'Amélie en tant que personnage met en doute sa fiabilité comme narratrice : en définitive, profitant d'une relative méconnaissance du Japon par le public francophone, elle pourrait aussi le manipuler, lui livrant des vérités générales factices sur le pays du Soleil-Levant, p.ex. noircissant le tableau de l'entreprise japonaise afin de justifier son échec à s'y trouver une place. Toutefois, au niveau diégétique, cette stratégie d'auto-exotisation pourrait aussi être une réponse ironique de la narratrice à son entourage japonais qui l'exotise également en la prenant pour une Occidentale typique²⁶. Une remarque qu'elle fait au début de *Ni d'Ève ni d'Adam* montre que la narratrice est consciente du fait que l'exotisation — même si elle n'emploie pas le mot — peut être vue comme un réflexe psychologique universel face à l'altérité. Elle y commente sa première conversation avec Rinri en ces termes :

Il m'écoutait comme si je lui racontais des bizarreries. L'avantage des discussions avec les étrangers est que l'on peut toujours attribuer l'expression plus ou moins consternée de l'autre à la différence culturelle (*EA*, 10).

Cette affirmation de la propension à exotiser l'autre pourrait valoir comme une forme d'autocommentaire de sa propre démarche exotisante. Il ne s'agit donc pas, dans le cas de Nothomb, d'un exotisme naïf figeant simplement le Japon dans son altérité. L'exotisation a, dans ses romans, un aspect à la fois ludique et réflexif qui semble en faire une variante plus critique du discours exotique, par rapport à ses anciens avatars, liés à l'entreprise coloniale.

2. LECTURES EXOTISANTES ET DÉSEXOTISANTES

La lecture exotisante consisterait à adhérer à l'image du Japon créée par Nothomb. Les destinataires y sont encouragés non seulement par la reprise par l'auteure de certaines conventions du discours exotique, mais également,

²⁶ Voir Agnieszka Pantkowska, « L'Autre comme un Autre ou comme le Même : La dialectique de l'altérité et de le mêmeté dans *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb », *Francofonie* 9 (2000) : 200–203.

dans le cas de *Ni d'Ève ni d'Adam*, par le paratexte éditorial. Aussi bien l'édition originale chez Albin Michel que la réédition en livre de poche, tout comme celle en livre audio chez Audiolib, portent en couverture une photo stylisée de l'auteure tenant un sabre japonais. Cet objet emblématique ainsi que la coiffure de Nothomb et sa parure nous renvoient tout de suite à l'image du Japon traditionnel fixée par l'imagerie exotique. L'édition au format de poche reproduit en plus en quatrième de couverture un fragment d'une critique du roman parue dans *Le Point* où son auteure, Brigitte Hernandez, prétend que, dans ce roman, « Le lecteur [se trouve] en croisière découverte dans les méandres des us japonais » (*EA*, quatrième de couverture). La métaphore touristique contenue dans cette phrase rend peut-être encore mieux que la comparaison avec l'anthropologie effectuée ci-dessus le caractère de la réception des livres de Nothomb par une partie du lectorat : les autofictions nothombiennes sont souvent lues comme des guides sur les us et coutumes japonais. Même des lecteurs professionnels semblent parfois prendre les généralisations sur le pays du Soleil-Levant pour argent comptant, comme en témoignent certains passages de l'article d'Agnieszka Pantkowska « L'Autre comme un Autre ou comme le Même. La dialectique de l'altérité et de le mêmété dans *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb » ou de celui de Witold Kowalski « L'image du Japon dans *Ni d'Ève ni d'Adam* d'Amélie Nothomb. Essai critique ». Dans ce premier, nous trouvons p.ex. le commentaire suivant : « Sur une dizaine de pages d'une rare lucidité, l'auteur fait état de la situation difficile de la femme au Japon...²⁷ ». La chercheuse lit ici clairement le roman de Nothomb comme s'il s'agissait d'un exposé quasi scientifique sur les conditions de vie des Japonaises. Quant à Witold Kowalski, il semble emboîter le pas à la romancière belge dans sa démarche généralisante et exotisante, notamment dans ce passage :

L'honnêteté japonaise paraît stupéfiante et inimaginable pour la narratrice, mais elle est de rigueur dans la société nipponne, comme la discipline et le respect pour les biens publics. Une autre attitude étonnante des Japonais, et qui marque la distance par rapport à l'Occident, concerne leur façon d'aborder toutes les activités quotidiennes, professionnelles ou privées. Même des choses futiles sont traitées sérieusement et exigent un vrai engagement. On observe chez les Nippons une recherche constante de la perfection dans tout ce qu'ils font. Même s'ils sont débutants, profanes dans un domaine, et qu'ils arrivent à peine à le maîtriser, ils essaient d'être préparés comme de vrais profes-

²⁷ *Ibid.*, 193.

sionnels et de se procurer tout l'équipement nécessaire, comme le fait Rinri quand il veut préparer de la fondue²⁸...

Ce fragment montre bien les mécanismes de la lecture exotisante. Witold Kowalski semble ici prolonger le discours de la narratrice nothombienne, en le résumant. L'honnêteté devient une qualité nationale ; à côté des adjectifs de nationalité (« japonaise », « nipponne »), ce sont des adjectifs qualificatifs (« stupéfiante », « inimaginable », « étonnante ») qui effectuent une mise à distance du pays étranger, en hyperbolisant sa différence. Le critique interprète le personnage de Rinri comme emblématique d'un prétendu caractère national nippon. Il présuppose ainsi l'existence de ce dernier, c'est-à-dire d'un certain nombre de traits communs à tous les Japonais. Rinri est à ses yeux le représentant de tout un peuple. Il devient un type national. Les stratégies d'écriture de la romancière et de lecture du critique se répondent : en interprétant le roman de Nothomb, Kowalski procède par généralisations, comme elle en écrivant son livre. Il me semble que ce genre de lecture est une tentation pour tout lecteur qui n'est pas un spécialiste du Japon donc pour la majorité du lectorat occidental. Si l'on ne connaît pas ce pays, on aura probablement tendance à considérer le roman de Nothomb comme une source d'informations fiable, le lisant comme on lirait l'ouvrage d'un ethnologue ou anthropologue ou encore un guide touristique.

Dans quelle mesure cette approche est-elle légitime, sachant que la critique postcoloniale a largement remis en cause les lectures référentielles de la littérature exotique occidentale ? Tout d'abord, le nombre d'informations fournies par la narratrice et les mécanismes de la lecture romanesque favorisent ce genre de réception ; pour y échapper, il faudrait vérifier systématiquement les renseignements donnés dans des livres spécialisés, ce qui détruirait une bonne part du plaisir de la lecture. Les lecteurs et lectrices qui décident de se fier plutôt à la narratrice y sont aussi encouragés par l'expérience biographique de la romancière belge qui a passé une partie de sa vie au Japon. Dans un entretien, elle souligne d'ailleurs elle-même le caractère autobiographique de *Stupeur et tremblements* et *Métaphysique des tubes*, sans toutefois donner, en ce qui concerne ce dernier roman, « aucune garantie que [s]es souvenirs sont vrais²⁹ ». Qui plus est, l'épître public de ses livres, c'est-à-dire, en l'occurrence « [...] les représentations médiatiques

²⁸ Witold Kowalski, « L'image du Japon dans *Ni d'Ève ni d'Adam* d'Amélie Nothomb : Essai critique », *Studia Romanica Posnaniensia* 38 (2011) : 115–116.

²⁹ Tóth, « Le Japon », 63.

(photos, entretiens, passages à la radio et à la télévision, documents en ligne) soulignent [son] lien avec le Japon³⁰ », renforçant sa crédibilité. Une expérience directe de la réalité japonaise, réfractée par le prisme autobiographique ou plutôt autofictionnel, ne saurait pourtant constituer en soi un gage d'exactitude, notamment parce que, comme le souligne Witold Kowalski lui-même, « le Japon d'Amélie Nothomb reste ancré dans son affectivité³¹ ». Au caractère éminemment subjectif de ses notations et aux conventions du discours exotique susmentionnées s'ajoutent des contraintes génériques propres aux différents textes – p.ex. *Stupeur et tremblements* doit beaucoup à la poétique de la satire. Ces facteurs devraient inciter les lecteurs et lectrices à ne pas fétichiser l'expérience directe et ne pas traiter les livres de Nothomb comme de l'ethnographie, de l'anthropologie ou des guides romancés, mais il est difficile d'échapper à la tendance à l'exotisation d'un pays lointain et dont la connaissance va rarement au-delà de certains emblèmes fixés dans la conscience collective par le discours exotique antérieur.

Il existe toutefois des lectures qui essaient d'échapper à l'exotisation. Ainsi, Jean-Michel Lou déclare-t-il dans son livre *Le Japon d'Amélie Nothomb* : « [...] je me garderai bien de vouloir dégager des caractéristiques intemporelles du 'Japon'... » ou encore se demande-t-il : « L'entreprise Yumimoto est-elle représentative de la société japonaise ? » avant de répondre : « Il faut se garder de généraliser³² ». Il tente donc de ne pas essentialiser le Japon par des généralisations et de conjurer ainsi l'un des mécanismes d'exotisation auxquels Nothomb elle-même fait appel. Il tâche plutôt de pluraliser l'image du pays du Soleil-Levant en déclarant : « Il y a le Japon de Nothomb, qui n'est pas celui d'une Japonaise, le Japon de Kawabata qui n'est pas celui de Mishima [...], et il y a mon image personnelle du Japon, qui vaut ce qu'elle vaut...³³ ». Il n'échappe pourtant pas entièrement à l'essentialisation lorsqu'il affirme que : « [...] le style de Nothomb a 'quelque chose de japonais'³⁴ ». Les généralisations auxquelles il recourt ne sont pourtant pas « exotisantes » car elles ne reposent pas sur un regard étranger distant. Quand il essaie de préciser ce que le style de l'écrivaine a de « japonais », il se fonde sur les conceptions d'un philosophe japonais, Riô-suke Ôhashi, concernant la spécificité de l'art de son pays. En plus de sa

³⁰ Ferreira-Meyers, « Comparative analysis », 170.

³¹ Kowalski, « L'image », 113.

³² Lou, *Le Japon*, 50 et 82.

³³ *Ibid.*, 110.

³⁴ *Ibid.*

propre expérience du Japon, généralement, quand il lui attribue certaines caractéristiques, il se sert de travaux de chercheurs nippons, « désoccidentalisant » ainsi la perspective. Il se demande même dans le titre de l'un des chapitres : « Amélie Nothomb auteure japonaise ? », en essayant de traquer l'influence de l'esthétique du théâtre nô sur l'écriture nothombienne. Après avoir souligné qu'en raison de ses expériences biographiques, à la différence de la plupart des auteurs occidentaux, « Pour elle, le Japon n'est pas exotique³⁵ », il interprète pourtant *Stupeur et tremblements* d'une manière suggérant que Nothomb souligne l'altérité de ce pays ce qui tendrait à rapprocher son écriture de l'exotisme. Le livre serait une réponse à l'exotisation de la narratrice opérée par ses collaborateurs japonais ; comme il le formule : « Traitée comme Autre, Amélie fait mécaniquement apparaître le Japon comme l'Autre...³⁶ ». Lou prend bien en compte les dénégations de l'auteure belge qui, dans de nombreux entretiens, nie avoir voulu écrire un pamphlet antijaponais, mais explique ce phénomène en termes psychanalytiques, en tant que contre-transfert inconscient. Dans son interprétation, comme dans la mienne, les romans « japonais » de Nothomb restent ainsi pris dans la dynamique de son identité, et s'il nie leur dimension exotisante, il ne parvient pas toujours à l'écarter entièrement.

La présence du discours exotique aussi bien dans les romans « japonais » de Nothomb que dans un certain nombre de leurs lectures montre que, malgré toutes les remises en question postcoloniales, la tradition de l'exotisme littéraire continue à informer la littérature contemporaine. Dans le cas de l'écrivaine belge, ayant passé une partie de sa vie au Japon, mais ayant finalement renoncé au projet de s'y réinstaller, l'écriture exotique semble surtout participer d'une dynamique identitaire qui lui permet de se distancier de la réalité fortement idéalisée et mythologisée de son enfance après l'expérience douloureuse racontée dans *Stupeur et tremblements*. Je ne suis donc pas d'accord avec Jean-Michel Lou, lorsqu'il affirme qu'« Amélie Nothomb [...] peut être exemptée du soupçon d'orientalisme ou d'exotisme [...], puisque le Japon fait d'emblée partie de son identité³⁷ ». Premièrement, je ne crois pas qu'il faille forcément parler de l'exotisme en termes de « soupçon » et donc dans une perspective moralisatrice ; deuxièmement, j'estime qu'il convient d'aborder le Japon dans l'œuvre de Nothomb d'une manière

³⁵ *Ibid.*, 11.

³⁶ *Ibid.*, 39.

³⁷ *Ibid.*, 107.

diachronique³⁸ : si l'auteure-narratrice-personnage s'identifie jusqu'à une certaine époque au pays de son enfance, elle s'en désidentifie finalement et son exotisation littéraire joue un rôle important dans ce processus identitaire. Après avoir constaté la persistance de certains mécanismes du discours exotique, il faut toutefois souligner que l'exotisme nothombien est particulier, par moments réflexif, ce qui fait qu'on pourrait le qualifier de « critique », au sens où Alban Bensa parle d'« anthropologie critique », c'est-à-dire consciente des « outils épistémologiques, cognitifs ou narratifs par lesquels [on] construit l'« autre » en « Autre »³⁹ » et associée à la « fin de l'exotisme ». Tout en exotisant le Japon, les œuvres de Nothomb contiennent donc aussi un certain potentiel désexotisant. Dans la mesure où « L'exotisme n'est jamais le propre d'un objet, d'un être ou d'un lieu : il est celui d'un regard ou d'un discours⁴⁰ », ce sont finalement les destinataires qui décident d'activer ou non ce potentiel. Comme nous l'avons vu, une lecture désexotisante avait été menée par un lecteur lui-même familier du Japon et ayant utilisé des sources japonaises. L'exotisation et la désexotisation s'avérant à la fois des stratégies d'écriture et de lecture, l'exotisme des romans « japonais » d'Amélie Nothomb se révèle dépendre autant de l'auteure que de ses lecteurs et lectrices.

BIBLIOGRAPHIE

- Bainbrigge, Susan. « Identité, altérité et intertextualité dans l'écriture de Neel Doff, Dominique Rolin, Jacqueline Harpman et Amélie Nothomb ». *Nouvelles études francophones* 19 (2004) : 31–42.
- Bawin, Julie. « Quelques histoires du japonisme : À la fin du XIX^e siècle, et en Belgique en particulier ». *La Lettre des Académies* 20 (2010) : 8–9.
- Bensa, Alban. *La fin de l'exotisme : Essais d'anthropologie critique*. Toulouse : Anacharsis, 2006.
- Combe, Dominique. *Les littératures francophones : Questions, débats, polémiques*. Paris : PUF, 2010.
- Deluermoz, Quentin. « Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique* (2006) ». *Écrire l'histoire* 8 (2011) : 103–107. Consulté le 28 décembre 2016. <http://elh.revues.org/551>.

³⁸ Je prends ici en compte la chronologie biographique et non celle de la publication des romans.

³⁹ Quentin Deluermoz, « Alban Bensa, *La Fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique* (2006) », *Écrire l'histoire* 8 (2011), consulté le 28 décembre 2016, <http://elh.revues.org/551>.

⁴⁰ Jean-François Staszak, « Imaginer l'ailleurs », *Sciences humaines* 273 (2015) : 43.

- Ferreira-Meyers, Karen « Comparative analysis of autofictional features in the works of Amélie Nothomb, Calixthe Beyala and Nina Bouraoui ». Thèse de doctorat, University of KwaZulu-Natal, 2011.
- Fléchet, Anaïs. « L'exotisme comme objet d'histoire ». *Hypothèses* 11 (2008) : 15–26.
- Genette, Gérard. *Figures III*. Paris : Seuil, 1972.
- Kowalski, Witold. « L'image du Japon dans *Ni d'Ève ni d'Adam* d'Amélie Nothomb : Essai critique ». *Studia Romanica Posnaniensia* 38 (2011) : 111–117.
- Lou, Jean-Michel. *Le Japon d'Amélie Nothomb*. Paris : L'Harmattan, 2011.
- Mathé, Roger. *L'Exotisme : D'Homère à Le Clézio*. Paris : Bordas, 1972.
- Mouralis, Bernard. *Les contre-littératures*. Paris : Hermann, 2011.
- Nothomb, Amélie. *Métaphysique des tubes*. Paris : LGF, 2002.
- Nothomb, Amélie. *Ni d'Ève ni d'Adam*. Paris : LGF, 2009.
- Nothomb, Amélie. *Stupeur et tremblements*. Paris : Albin Michel, 1999.
- Pantkowska, Agnieszka. « L'Autre comme un Autre ou comme le Même : La dialectique de l'altérité et de le mêmeté dans *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb ». *Francofonia* 9 (2000) : 187–204.
- Staszak, Jean-François. « Qu'est-ce que l'exotisme ? ». *Le Globe* 148 (2008) : 7–30.
- Staszak, Jean-François. « Imaginer l'ailleurs ». *Sciences humaines* 273 (2015) : 42–44.
- Sylvester, Katelyn. « L'ironie de l'impuissance dans *Stupeur et tremblements* : une satire de l'entreprise japonaise ». Consulté le 11 décembre 2016. artsites.uottawa.ca/luciejoubert/doc/Katelyn-Sylvester.pdf.
- Tóth, Ferenc. « Le Japon et l'œuvre romanesque d'Amélie Nothomb ». Mémoire de master 2, Université Paris-Est Créteil Val de Marne, Université Catholique Pázmány Péter, 2010.

OD POWIEŚCI EGZOTYCZNEJ DO INTERPRETACJI (DEZ)EGZOTYZUJĄCEJ —
„JAPÓŃSKIE” POWIEŚCI AMÉLIE NOTHOMB I ICH ODCZYTANIA

Streszczenie

Polemizując z tezą o końcu egzotyki w literaturze współczesnej, autor artykułu analizuje formy dyskursu egzotycznego w „japońskich” powieściach Amélie Nothomb: *Z pokorą i uniżeniem*, *Metafizyka rur* oraz *Ani z widzenia, ani ze słyszenia*. Odwoływanie się do egzotyki przez belgijską powieściopisarkę wydaje się uwarunkowane dynamiką rozwoju jej tożsamości, pozwalając jej zdystansować się stopniowo od wyidealizowanego kraju dzieciństwa, z którym wcześniej się identyfikowała. Egzotyzacja Japonii dokonana przez autorkę często znajduje dopełnienie w odczytaniach jej powieści. Te ostatnie posiadają jednak również pewien potencjał dezegzotyzujący, uruchamiany w innych interpretacjach. A więc egzotyzacja i dezegzotyzacja Japonii wydają się w równym stopniu uzależnione od powieściopisarki, co od jej czytelników oraz czytelniczek.

Streścił Przemysław Szczur

Słowa kluczowe: Amélie Nothomb; Japonia; egzotyka.

FROM EXOTIC NOVEL TO (DE-)EXOTICIZING INTERPRETATION:
AMÉLIE NOTHOMB'S "JAPANESE" NOVELS AND THEIR READINGS

S u m m a r y

Taking issue with the thesis about the end of exoticism in contemporary literature, the author of the article analyses the permanence of exotic discourse in Amélie Nothomb's "Japanese" novels: *Fear and Trembling*, *The Character of Rain* and *Tokyo Fiancée*. The Belgian novelist seems to appeal to the exotic because of the dynamics of her identity: it allows her to distance herself from the idealized country of the childhood. The exoticization of Japan by the author is often reinforced in readings of her novels. However, her novels also possess some de-exoticizing potential, activated in other interpretations. So, exoticization and de-exoticization seem to be equally dependent on the identity of the novelist and of the readers.

Summarised by Przemysław Szczur

Key words: Amélie Nothomb; Japan; exoticism.